

MICHÈLE LESBRE

LE CANAPÉ ROUGE

roman



SABINE WESPIESER ÉDITEUR
11, RUE JEAN-DE-BEAUVAIS, PARIS V
2007

*Je pensais tout seul que la vie des hommes est
une traînée d'argent très rapide, comme celle
des étoiles filantes. Puis un jour, on ne sait
pourquoi, leurs yeux tombent dans l'ombre et
on ne les revoit plus jamais.*

LUC DIETRICH
Le Bonheur des tristes

*La vie bouge, voyage ; et au-dessus des villages
ou des campagnes perdues, alors que les convois
du temps continuent à se poursuivre, au-dessus
des villages déserts et des campagnes muettes, il
reste l'admirable, la chèrè, la fidèle utopie.*

Anna Maria ORTESE, octobre 1991.

SUR UN CHEMIN DE TERRE, un homme roulait une cigarette, debout, près d'un side-car vert, scarabée géant, compagnon de solitude. L'homme et sa machine, ensemble. De loin je reconnaissais tous les gestes, Gyl aussi roulait ses cigarettes. Il retenait la pincée de tabac au creux de la main, l'effritait du bout des doigts, la répartissait dans la pliure de la feuille, enfermait le tout après un léger coup de langue sur le bord du papier gommé. L'odeur de miel et de foin flottait, même si j'étais derrière la vitre du compartiment et l'homme à une dizaine de mètres. J'entendais presque le bruissement du tabac, j'imaginai les doigts agiles, le geste machinal, la tête ailleurs. Moment suspendu, rituel, intime. Il n'avait pas un regard pour le train qui reprenait de la vitesse et je pensais que c'était ça aussi le voyage, me réveiller quelque part en Sibérie, mais où ? Voir un homme se rouler une cigarette, le perdre de vue très vite, me souvenir de lui toujours.

Aujourd'hui encore, il m'arrive de penser à la brève apparition de cet inconnu surpris dans son intimité, à d'autres aussi qui de façon mystérieuse se sont installés dans ma mémoire, comme des témoins silencieux de mes errances.

C'était un moment de ma vie où la présence obsédante du monde, l'impuissance de tous les discours et celle de théories usées tourmentaient mes jours et mes nuits. Il me semblait n'avoir prise sur rien, le temps voulait m'engloutir, il m'engloutissait, du moins avais-je cette impression d'une lente et inexorable fin de tous nos espoirs. Je n'étais pas seule à percevoir cette insidieuse érosion des certitudes qui avaient emballé notre jeunesse, mais ce qui m'effrayait c'était le sentiment, que partageaient quelques-uns de mes amis, de ne rien pouvoir d'autre que de m'abîmer dans ce constat. J'avais lu dans un roman à propos de la mort des théories, *On se demande jusqu'à quel point on les avait prises au sérieux*. J'en voulais à l'auteur pour sa cruelle hypothèse. Ce monde rêvé, cette belle utopie : être soi, pleinement soi, mais aussi transformer la société tout entière, pouvaient-ils n'être qu'enfantillages ? Nous consolait-ils seulement d'être les héritiers orphelins des dérives commises à l'Est et ailleurs, que certains de nos aînés avaient fait semblant d'ignorer ?

Gyl, lui, ne voulait pas renoncer à tout ce qui avait donné du sens à sa vie jusque-là, bâtir un monde idéal. Sur un coup de tête, il était allé vivre au bord du lac Baïkal, peindre, faire du théâtre avec les habitants, monter des pièces de Vampilov qui avait exercé toute sa carrière à Irkoutsk. Ce choix m'inquiétait, mais je comprenais à quel point il était symbolique et désespéré à la fois. Inutile de le retenir, rien ni personne ne l'avait jamais retenu. Les premiers six mois, il écrivait souvent, racontait qu'il avait le temps d'aller pêcher l'omoul dans le lac, de fabriquer des cerfs-volants pour les enfants.

Puis, le silence.

Après des semaines sans nouvelles, j'avais décidé de faire le même voyage, dans le même train. Nos quotidiens s'étaient séparés depuis longtemps, mais nous avions beaucoup partagé. L'idée d'un quelconque danger le concernant me plongeait dans une indicible angoisse. L'homme debout près de sa machine était peut-être un signe, je me rapprochais de Gyl. Ces gestes familiers pouvaient en être la preuve, j'avais besoin de m'en convaincre.

J'étais partie sans prévenir, sauf les revues pour lesquelles je travaillais et la vieille dame de mon immeuble, assise sur son canapé, au fond d'un long couloir auquel je

pensais lorsque j'arpentais celui du train pour atteindre le samovar. Même tapis usé, mêmes rideaux défraîchis. J'étais sûre de ne pas lui manquer. D'une certaine façon c'était elle, l'absente, seule malgré quelques visiteuses professionnelles, la mémoire défaillante, dans un appartement immobile aux portes closes. Deux fois par semaine je descendais l'étage qui nous séparait pour lui faire un peu de lecture, ou lui raconter la vie de femmes qui m'étaient chères par leur insolence, leur courage, leur espièglerie parfois, leur destin tragique souvent. La lecture l'endormait, mais ces parcours peu ordinaires retenaient son attention au point qu'il arrivait qu'elle se prît pour Marion du Faouët, Olympe de Gouges, Milena Jesenská, ou encore cette femme photographe de haute mer, Anita Conti, qui avait poursuivi sa passion jusqu'à un âge avancé. Toutes lui donnaient un regain de vitalité, elle se levait enfin et réclamait l'agitation extérieure, le monde vrai, l'aventure. Nous descendions les escaliers bras dessus bras dessous pour aller boire un verre au comptoir du café d'en face, avant de remonter les escaliers, cahin-caha, jusqu'au canapé rouge où je l'abandonnais à une douce euphorie.

Dans le couloir du train où quelques gamins me guettaient pour me faire prononcer un ou deux mots

russes en les écorchant, ce qui faisait jaillir leurs éclats de rire, il m'arrivait de l'imaginer assise entre ses coussins, avec dans son dos les toits chahuteurs de Paris, derrière la fenêtre qu'elle n'ouvrait jamais. Je me demandais si, dans son ennui, elle était capable de convoquer sans moi nos amies, Milena surtout, sa préférée. Elle se perdait si souvent dans toutes ces vies agitées, ne savait plus laquelle avait traversé une rivière à la nage pour être à l'heure à un rendez-vous, anecdote dont elle raffolait. Sa solitude était notre lien, et cet attachement suscité par le voisinage avait peu à peu pris une telle importance que je m'interrogeais sur ce qui m'avait poussée un jour à sonner à sa porte. Ainsi, d'une certaine façon, faisait-elle partie de ce voyage dont je craignais par moments qu'il fût insensé, sans véritable destination ou pire, avec une destination obscure, telle celle du *Train Zéro* de Iouri Bouïda. J'avais déjà aperçu quelques gares désertées au milieu de nulle part, où un vieil Ardabiev se lamentait peut-être de tant d'isolement et du sens caché de ces allers sans retours de wagons blindés, *Les secrets, c'est toujours contre les hommes*.

Puis je pensais à Gyl, aux cerfs-volants qu'il devait brandir comme les banderoles autrefois et que j'imaginai ressembler à de grands oiseaux mélancoliques au-dessus du lac. Je pensais à ce temps lointain où nous faisons

l'amour et où toute la vie était encore à venir, à toutes ces années depuis, impalpables, comme évaporées.

Je savais que le véritable voyage se fait au retour, quand il inonde les jours d'après au point de donner cette sensation prolongée d'égarement d'un temps à un autre, d'un espace à un autre. Les images se superposent, secrète alchimie, profondeur de champ où nos ombres semblent plus vraies que nous-mêmes. Là est la vérité du voyage. Le plus difficile, alors, est d'avoir à se lever sans nulle part où aller, mais j'ignorais qu'à mon retour cette épreuve me serait épargnée et que je me rendrais plusieurs jours de suite à un rendez-vous sur un quai de Seine.

LA PLUPART DU TEMPS je m'éveillais très tôt, à l'aube naissante. Pins et bouleaux émergeaient à peine d'un océan de brume dans lequel le train courait en aveugle, où flottaient quelques essaims d'isbas grises dont le bois usé par le gel et le brutal soleil d'été ressemblait à du papier mâché. Une lumière mate s'éclaircissait peu à peu, jusqu'à découvrir un ciel vertigineux que je poursuivais du regard et qui se réfugiait à l'horizon. Quel horizon ? Tout semblait lointain, inaccessible, trop grand.

J'aimais ces réveils sans repères, subtil mélange de rêve et de réalité. Dans le compartiment, les souffles irréguliers de mes compagnons de voyage encore endormis ajoutaient à l'étrange impression de m'être égarée, mais j'étais plutôt dans un immense abandon où mon corps prenait toute sa place et devenait, au fil des jours, plus réceptif, plus présent.